

« A la guerre, le succès dépend de la simplicité des ordres de la vitesse de leur exécution et de la détermination générale à vaincre. »

Général PATTON

« Ne pas pratiquer ce que l'on enseigne, c'est déshonorer sa parole. »
Cours de tactiques 1922, Tomes II »

Editorial

Chers Lectrices et Lecteurs,

Il est toujours périlleux/délicat de rédiger des condoléances, car ce ne sont pas que des mots, il y a aussi une famille déchirée, un homme ou une femme qui n'est plus parmi nous. Il est souvent plus simple, d'aller à l'essentiel, donc toutes mes condoléances à la Marine Nationale et aux familles de Cédric de PIERREPONT (33 ans) et Alain BERTONCELLO (28 ans), qui sont morts pour la France. Nous ne vous oublierons pas !

Vous avez sûrement remarqué que la première partie de notre publication qui traite des batailles n'est autre chose que l'équivalent "Les échos du champ de bataille" qui n'existe malheureusement plus. Ce « journal » décrivait les batailles mais surtout les enseignements tactiques qu'il faut en retirer ce qui permet d'avoir un mécanisme de réflexion lorsqu'on étudie la tactique. Heureusement, les livres du colonel HABEREY évoquent aussi les enseignements tactiques. Je profite de cet éditorial pour vous remercier mon colonel.

Quand on étudie la tactique, il y a souvent des noms qui reviennent, JULES CÉSAR, NAPOLÉON, HANNIBAL etc. Ce mois-ci, direction une embuscade à grande échelle sous les ordres de HANNIBAL.

Comme toujours les bases : liberté d'action, étude terrain pour prendre l'initiative, concentration des efforts, avoir un élément réservé et attaquer au centre de gravité de son adversaire. Voilà les ingrédients qui vont lui assurer la victoire.

La fiche de lecture évoque un livre de 1979, « L'histoire du soldat, de la violence et des pouvoirs ». Comme le soulignait le général POIRIER à sa sortie, « *la justification du guerrier par sa fonction historique n'absout pas les médiocres, aux pouvoirs usurpés, qui ne se montrent pas à la hauteur d'une action à laquelle les délèguent les peuples. Les siècles rappellent que l'intelligence de la violence et le bon usage des armes ne sont pas choses banales ; que, à moins de s'interroger sur les trop fréquents lapsus des acteurs du « drame effrayant et passionné » (Jomini) et sur leurs causes, on risque d'abandonner la violence à sa pente et la politique à l'improvisation.* »

« L'histoire du soldat, de la violence et des pouvoirs » est une synthèse stimulante des relations existant entre le pouvoir légitime et son bras armé, le soldat combattant. Ces relations d'obéissance sont indispensables, elles ne garantissent pas la paix au citoyen mais le maintien de la violence au niveau le plus bas possible.

Le colonel GOYA avec son article « Accroître la productivité tactique », prend l'exemple de la 1re Brigade française libre à BIR HAKEIM qui n'est pas qu'une station de métro à Paris, c'est une victoire stratégique, une des premières de la France renaissante. Elle s'est déroulée du 27 mai au 11 juin 1942 durant « La guerre du désert ».

Pas un numéro du Sioux sans la LOG, n'est-il pas un bon slogan ? Pour le mois de juin, nous partageons avec vous un article sur la logistique en zone urbaine. L'auteur démontre que, sur le plan logistique, la phase d'intervention en ZURB est fortement consommatrice et que pour parer à toute éventualité, seule une gestion en flux poussés, impliquant la création de stocks avancés, peut garantir un soutien logistique opérationnel.

Le colonel JEAN DEUVE, personnage atypique, est un grand nom du renseignement militaire. C'est l'un des « as » des services secrets français. Jeune aspirant, il combat vaillamment dans les Ardennes à la tête de ses tirailleurs sénégalais et voit son nom inscrit au « Mémorial de l'Empire ». Affecté en AFRIQUE de l'ouest après l'armistice, il est repéré par les Britanniques qui l'envoient suivre un an d'entraînement aux INDES au sein de la fameuse Force 136, celle-là même qui fit sauter le pont de la rivière KWAÏ. Parachuté au LAOS en janvier 1945, JEAN DEUVE organise la lutte contre les Japonais et devient gouverneur de province à 27 ans. Il fonde la Police royale laotienne et a la haute main sur les services de renseignement du royaume pendant deux décennies. Responsable important du Service de documentation extérieure et de contre-espionnage (SDECE) dans les années 1970-1980, il est un témoin incontournable des relations internationales de la guerre froide.

Bonne lecture.

Enfin chers lecteurs, nous vous encourageons à nous faire part de vos remarques, questions, suggestions, voire dialoguer avec nous et entre nous, soit sur notre page Facebook <https://www.facebook.com/groups:/782917638416377/> que nous essayons de nourrir d'actualités militaires, soit par courriel à lesiouxnewsletter@yahoo.fr.

Lieutenant-colonel Nicolas de LEMOS,
ORSEM Promotion Colonel Pierre MESSMER.
Stagiaire BTIAR, 26^{ème} Promotion de l'EDG.

Table des matières**PREMIERE PARTIE**

La bataille du lac de Trasimène 217 avant JC **03**

DEUXIEME PARTIE :

Le coin du préparant **05**

FICHE DE LECTURE **08**

TROISIEME PARTIE HISTOIRE **12**

Accroître la productivité tactique **12**

La logistique en zone urbaine : pour un retour des flux poussés. **15**

Personnage atypique **16**

QUATRIEME PARTIE (proposition de lecture)

Le Sioux vous conseille **18**

Feuille d'information gratuite

Responsable de la rédaction : Lieutenant-colonel ® de LEMOS

Secrétaire de rédaction :

Toutes les informations et images présentées, sont issues de sources ouvertes et n'ont d'autre vocation que d'informer.

Les propos et articles n'engagent pas l'Institution militaire, ils ne sont que des supports personnels.

S'inscrire ou désinscrire à cette newsletter à l'adresse suivante :

lesieuxnewsletter@yahoo.fr



PREMIERE PARTIE BATAILLE

La bataille du lac de Trasimène 217 avant JC

Contexte :

Lors de la deuxième guerre punique, en 219 avant JC, Hannibal prend le commandement des armées carthagoises. Il conquiert d'abord l'Espagne puis décide, après avoir traversé le sud de la Gaule, de porter la guerre en Italie. En 218 avant JC, il remporte ses premières victoires face aux Romains au Tessin et à la Trébie. Pour l'arrêter, Rome veut regrouper ses deux armées aux ordres respectivement du consul Flaminius et du consul Servilius afin de poursuivre et de détruire les troupes de Carthage. Ces dernières, se sachant talonnées, s'installent discrètement sur les hauteurs escarpées du lac de Trasimène.

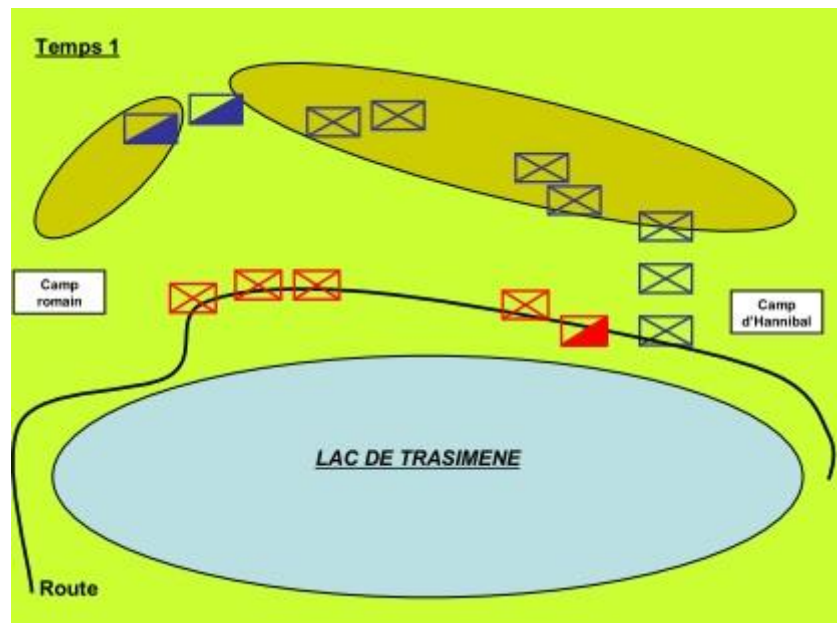
Forces en présence :

Hannibal : Il aligne 31 à 39 000 fantassins et 10 000 cavaliers avec des contingents gaulois, carthagois, ibères et numides. Le général prend le temps d'étudier le terrain et prépare soigneusement son action.

Flaminius : Il décide d'intervenir sans attendre les renforts avec deux légions et des troupes alliées regroupant 22 000 fantassins et près de 3500 cavaliers. Il est connu pour être audacieux et courageux mais peu prudent.

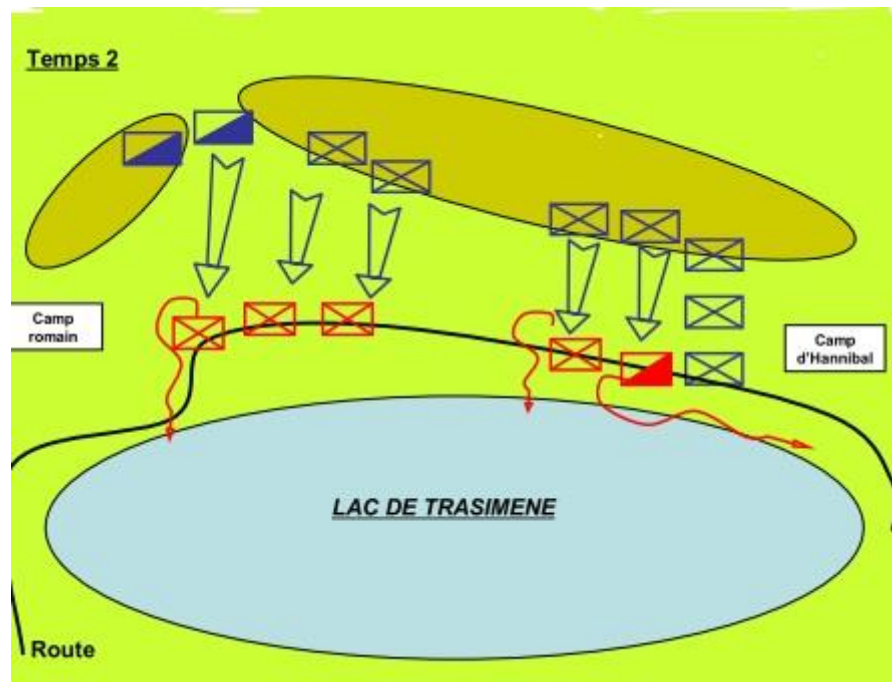
Déroulement de la bataille :

Temps 1 : Hannibal reconnut en détail les rives du lac et profita du brouillard pour installer discrètement son dispositif sur les hauteurs dominant le plan d'eau. Renseigné par ses espions sur les mouvements romains et connaissant le caractère impétueux de Flaminius, il prépara une embuscade de grande ouverture. Son dispositif se décompose en quatre corps répartis le long de la étroite rive avec, en particulier un dispositif d'arrêt composé des fantassins ibères et africains et d'une



réserve de cavalerie dissimulée à l'entrée d'une vallée pour empêcher toute retraite. Les Romains, quant à eux, pénètrent dans le défilé en deux échelons dont une avant-garde de 6000 hommes.

Temps 2 : Les Carthagois attaquent d'abord l'avant-garde de Flaminius et séparent en deux le corps de bataille romain pour l'affaiblir. Pris de panique par cet assaut violent, les Romains ne purent se mettre en ordre de bataille et perdirent rapidement leurs officiers. Les troupes de Flaminius



furent massacrés en, trois heures, le consul eut la tête tranchée et des soldats se jetèrent dans les eaux du lac où nombre d'entre eux se noyèrent. Seule une partie de l'avant-garde réussit à percer.

Temps 3 : La nuit venue, la cavalerie carthaginoise poursuivit les éléments romains qui avaient réussi à franchir l'embuscade et les faits prisonniers. Elle devance et détruit ensuite, dans les marais de Plestia, la cavalerie de Servilius arrivant à marche forcée pour aider l'armée romaine anéantie.

Bilan :

Les Romains dénombrent 15 000 tués ainsi que 4000 cavaliers neutralisés de l'armée de secours et comptent 10 000 prisonniers dont bon nombre seront exécutés. Carthage, de son côté, aurait perdu de 1500 à 2500 combattants.

Enseignements tactiques et doctrinaux :

Hannibal rompt avec les batailles de l'Antiquité en mettant en place une embuscade à grande échelle.

Afin de garantir sa liberté d'action, il choisit et étudie son terrain pour prendre l'initiative.

Il garde une réserve de cavalerie pour couvrir son action face aux renforts ennemis et pour exploiter son avantage en poursuivant les derniers combattants de Flaminius.


Il concentre ses efforts sur un site géographique favorable et choisit comme point décisif l'avant-garde pour diviser les Romains et attaquer ensuite au centre de gravité de son adversaire.

Flaminius ne prend aucune mesures de sauvegarde dans sa progression, ne se flanc-garde pas et ne cherche pas de renseignement persuadé d'être sur les talons de son ennemi.

Flaminius sous-estime Hannibal et ne prête pas attention à l'économie de ses moyens en attendant pas les renforts de Servilius.

DEUXIEME PARTIE
LE COIN DU PREPARANT

ECLAIRER



Définition :
Mission consistant à rechercher le renseignement **sans engager le combat** pour contribuer à la **sûreté** rapprochée du chef et de la troupe.

Buts :
Il s'agit, progressant en **ECH1**, de **déceler** toute activité adverse et définir dans la mesure du possible les contours du dispositif ennemi sans se faire déceler ni fixer. L'unité qui éclaire **prépare l'engagement** de l'échelon supérieur et doit donc également fournir des renseignements terrain (mobilité, observation, ...).

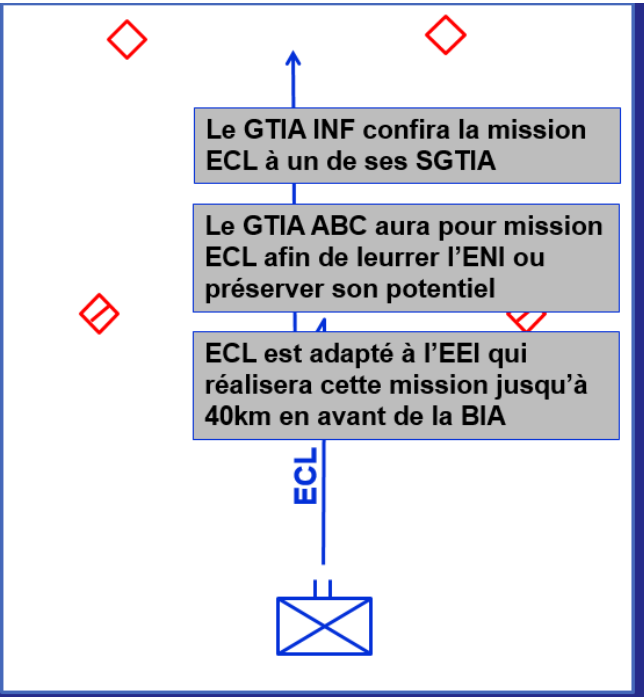
EEI/ER/SRR	SGAM	GTIA INF	GTIA ABC
idéalement	X	OUI mais plutôt SGTIA	OUI mais plutôt SGTIA

Comment :

- précéder le mouvement de la BIA de plus d'1h
- renseigner sur la praticabilité des axes
- renseigner sur la présence ennemie sur les itinéraires
- renseigner sur le ECH1 ENI et les intervalles éventuels.
- la mission peut être suivie d'une surveillance

Facteurs de succès/points clé :

- Etude du terrain
- **Discrétion/Réactivité**
- Fiabilité du renseignement





ZA

GTIA BLD: 20km x 60km
EEI: 20km x 40km
GTIA INF: 6 à 10km de front
SGAM: 20km x 60 à 100km (1heure)

RAPFOR :
sans objet

RYTHME:
5 km/h

EXPLOITER — EXP

Définition :
après rupture ou submersion du dispositif adverse, poursuivre dans la profondeur sa désorganisation, et, si possible, sa destruction.

Buts :
le GTIA BLD profite de la faiblesse temporaire de l'ENI consécutive à une action réussie en poursuivant immédiatement dans la profondeur, conservant ainsi l'initiative.
Le GTIA peut avoir pour objectif de détruire des unités ENI dans la profondeur ou de s'emparer d'une zone clef pour la poursuite des opérations.

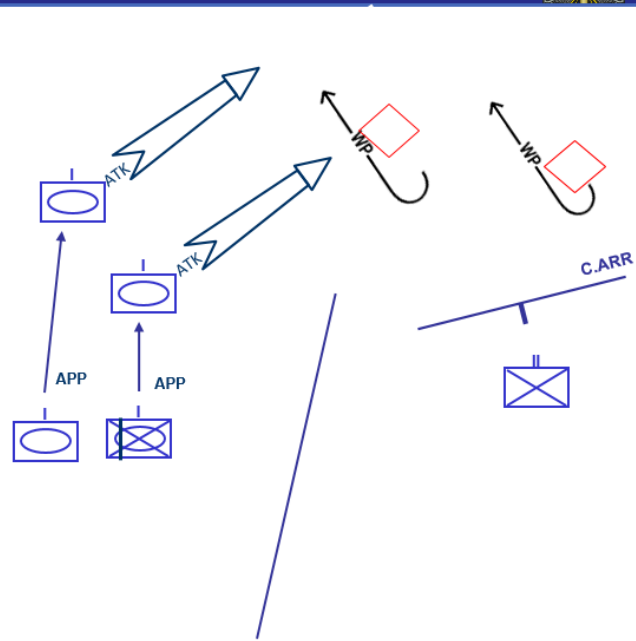
EEI	SGAM	GTIA INF	GTIA ABC
NON	X	NON	X

Comment :

- systématiquement en deux échelons, le GTIA BLD favorisera la présence de canons en tête et réservera les missiles (s'il en dispose) à l'appui / à la couverture;
- l'exploitation étant un cas particuliers d'attaque à plus longue portée, l'exécution est semblable à la mission attaquer

Facteurs de succès/points clé :

- Prendre le contact
- Conserver l'initiative
- Rompre le contact



ZA

GTIA BLD: 20 à 30 km

RAPFOR (local):
2/1

RYTHME:
5km/h

FIXER —

Définition :
mission visant à empêcher l'ennemi de déplacer une partie de ses forces à partir d'un endroit donné et/ou pendant une période déterminée en le retenant ou en l'encerclant pour qu'il ne puisse se replier et mener des opérations ailleurs.

But :

- Economie des moyens
- Conserver sa liberté d'action sur un autre secteur de la zone d'action
- Manœuvrer afin de gagner les délais nécessaires à l'action d'ensemble de l'échelon supérieur et de faciliter son engagement contre l'ennemi au contact

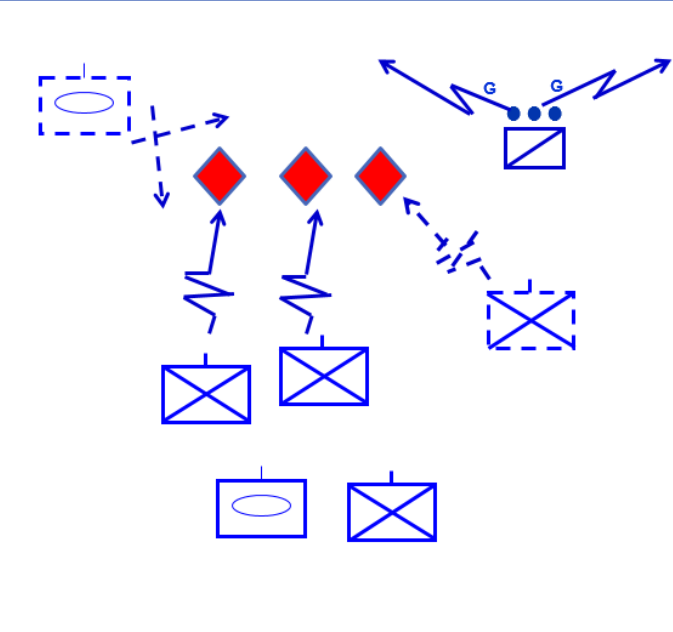
ERI	SGAM	GTIA INF	GTIA ABC

Comment :

- 1 – Prise de contact
- 2 – Préciser le contour de l'ennemi
- 3 – Isoler l'ENI

Facteurs de succès/points clé :

- renseignement sur l'ENI
- MAINTIEN du CONTACT
- Combinaison permanente observa* + mouvement+Tirs
- Conserver élément réservé en permanence



ZA = 4 KM

RAPFOR : 1 à 1,5 / 1

FLANC GARDER (to flankguard)

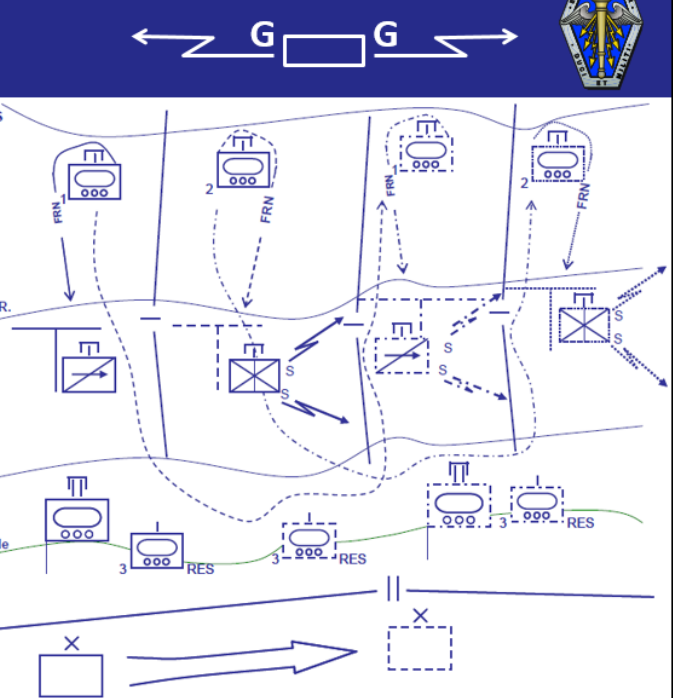
Définition : renseigner et couvrir, de façon fixe ou mobile, la formation considérée et, éventuellement, assurer la liaison avec les unités voisines.

But : il s'agit d'assurer la sûreté latérale de la BIA en marche ou à l'arrêt, au mieux en arrêtant ou en déviant toute action offensive ennemie, au moins en la retardant pour donner à la brigade les délais pour réagir. Il s'agit donc de préserver la liberté d'action de l'échelon supérieur pour lui permettre de remplir sa mission. La flanc-garde est un cas particulier de couverture et c'est donc une mission de sûreté.

ERI	SGAM	GTIA INF	GTIA BLD
X	OUI	NON	X

Comment :

- Définir la ligne de surveillance ainsi que la ligne de coup d'arrêt ;
- Prévoir la rocade pour faire roquer les SGTIA par l'arrière du dispositif ;
- Établir les lignes de coordination entre SGTIA ;
- Préparer plan de feux ;
- Progresser au rythme de l'unité couverte ;
- Détruire les reconnaissances adverses par freinage et coup d'arrêt.



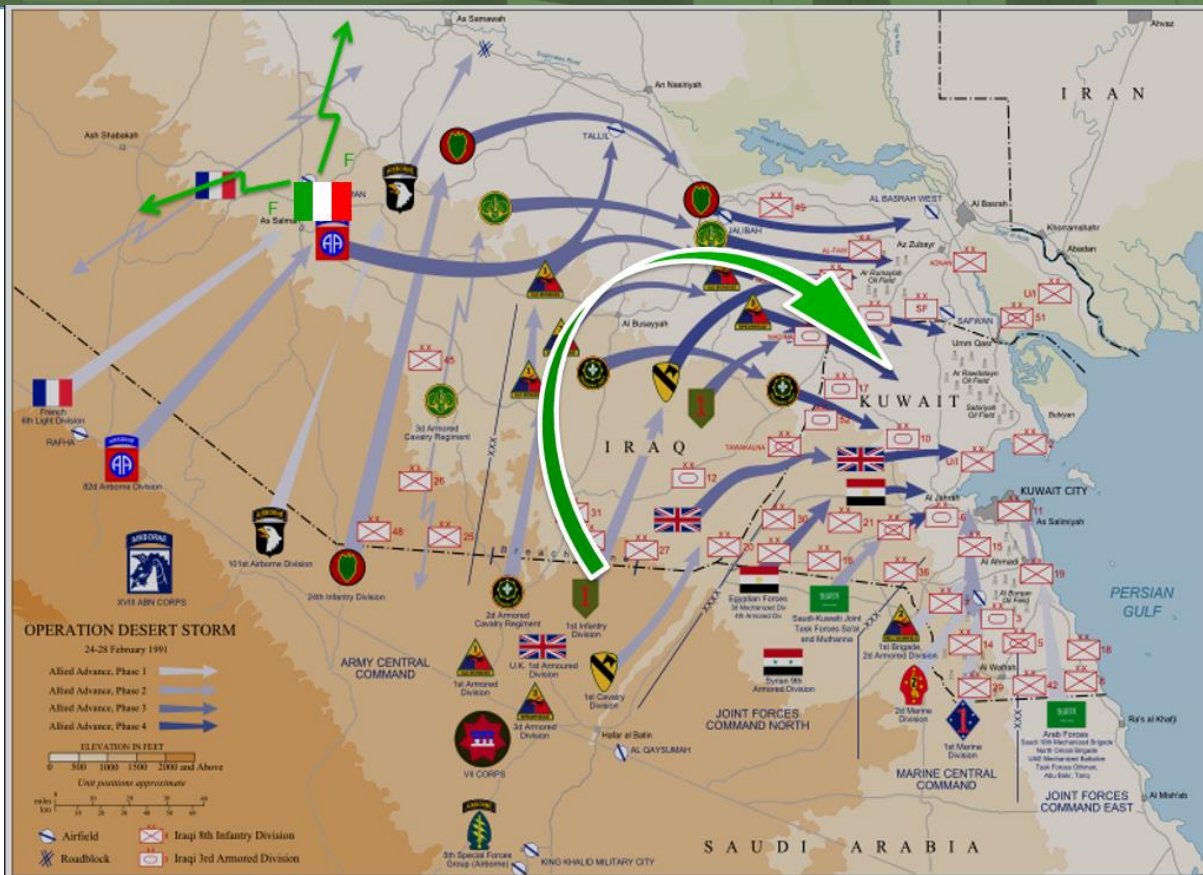
ZA
GTIA BLD : 15 km de front
EEI : 10 à 15 km de front

RAPFOR : défavorable (1/2)

RYTHME : dépend de la vitesse de progression de l'unité flanc-gardée.

Facteurs de succès / points clé :

- Ligne de surveillance et ligne d'arrêt distinctes
- Réserve BLD canon pour une éventuelle C.ATK
- Coordination entre SGTIA subordonnés
- Coordination avec la BIA (rythme)



Petit rappel :

Mission qui est dévolue en tant que tel au GTIA BLB.

Pour SGAM et GTIA INF, il s'agit d'une couverture qui mettra en œuvre jalonnage, freinage et coup d'arrêt.

DIFFERENCE entre COUV et LFG :

1 - Composantes (s'installer vs se renseigner)

2 - COUV = on est maître du temps, 2ndo: COUV entre x et x face à, jusqu'à GDH;

FLG = c'est l'unité « leader » qui est maître du temps, notre manœuvre doit s'adapter en permanence à son rythme, la durée de chaque couverture successive est donc variable.

Les fiches de lecture du CSEM

Titre de l'ouvrage	Histoire du soldat, de la violence et des pouvoirs
Auteur - Edition	Alexandre SANGUINETTI - Editions RAMSAY
ISBN - Prix	
Rédacteur	CBA - PEZOUS Fabien - 125 1 ^o promotion
Date de rédaction	05/11/11

1/ L'AUTEUR



Né en 1913, au CAIRE, de parents d'origine corse, Alexandre SANGUINETTI a, au long de sa carrière, éprouvé un intérêt permanent pour la Défense.

Dans cette logique, il a occupé des postes militaires et civils qui lui donnent toute légitimité pour s'exprimer sur l'histoire du soldat, de la violence et des pouvoirs.

Il s'engage, début 1943, dans l'armée d'Afrique et participera en 1944 à la prise de l'île d'ELBE où il perdra une jambe.

Dans l'après guerre, il s'investira rapidement dans la vie politique notamment au profit d'associations d'anciens combattants.

Impliqué dans la gestion politique de la guerre d'Algérie, il contribuera au retour au pouvoir du général de GAULLE puis sera également un des fondateurs du service d'action civique (SAC). A l'indépendance de l'ALGERIE, il souhaitera s'impliquer davantage dans la vie politique nationale et sera élu député à PARIS en 1962. Dès lors, il

siègera à la commission de la défense nationale et des forces armées dont il deviendra le président en 1968. Ses fonctions les plus élevées en lien avec la Défense seront celles de ministre des anciens combattants de 1966 à 1967.

Fervent défenseur de l'atome français, il prendra position pour la force de frappe nationale. Il conclura notamment une de ses interventions à l'Assemblée nationale en affirmant « que le salut des nations occidentales ne viendra plus que de la domination de l'air et de la mer », et non des opérations traditionnelles à terre.

Décédé en 1980, il restera une des figures marquantes du début de la V^e République. A sa mort, la presse saluera un « baroudeur » ou un « enfant terrible » du gaullisme, un « condottiere » qui avait impressionné ses amis et adversaires par son courage.

Médaillé militaire, titulaire de la croix de guerre 1939-1945, Alexandre SANGUINETTI est officier de la légion d'honneur.

2/ SYNTHÈSE DE L'OUVRAGE

Dans cet ouvrage paru en 1979, Alexandre SANGUINETTI se livre à une étude historique de la place de la violence dans les sociétés et de la relation de subordination existant entre le décideur politique et le soldat.

Dans un style aéré, imagé, toujours limpide et parfois impertinent, l'auteur soutient la thèse selon laquelle la violence est partie intégrante de la vie de la cité. Le guerrier est donc nécessaire. Celui-ci ne fait que mettre en œuvre les décisions de l'homme politique.

« Le monde s'est fait à coups d'épée. La violence est la matrice des sociétés. Le guerrier ne fait que porter l'épée pour le compte des autres. Son métier reste un métier de seigneur, parce que le guerrier accepte de mourir pour des fautes qui ne sont pas les siennes, en portant le poids des péchés des autres. Et il n'en reçoit pas toujours les récompenses. »

La vaste période couverte par l'ouvrage est le premier point remarquable. A SANGUINETTI a, en effet, choisi de faire remonter les principes de la violence aux formes primitives des sociétés et de l'appliquer jusqu'au bras de fer nucléaire des années 1970.

Dans un prologue érudit, l'auteur convainc le lecteur du présupposé selon lequel la violence est de tous les temps, toutes les civilisations et toutes les formes de société. Il ne condamne pas cette forme d'expression qu'est la violence et se demande si la confrontation, la lutte, l'affrontement ne constitueraient justement pas la liberté.

Le progrès technique, le caractère inné de la violence et la subordination intangible du militaire au décideur civil sont les thèmes principaux qui sont déclinés tout au long de la démonstration de l'auteur.

Le progrès technique

A. SANGUINETTI, qui écrit cet ouvrage dans les balbutiements de l'âge nucléaire, se montre très soucieux de l'importance du progrès technique dans l'évolution de la violence et de l'histoire du soldat.

De nombreux exemples comme l'apparition de l'étrier et les conséquences que cette découverte a eues sur la place de l'homme dans l'outil de défense permettent d'illustrer cette idée.

La notion d'appogée technique (et de rupture technologique) est également très bien décrite à plusieurs reprises : « jamais les navires à voiles n'auront été aussi beaux et aussi sûrs qu'au moment où la vapeur va apparaître. »

Enfin, l'invention de l'arme nucléaire est évidemment au centre des réflexions de cet ouvrage et les parallèles entre différentes époques sont très éclairants. Ainsi, selon l'auteur, la dissuasion nucléaire pourrait permettre de résoudre la contradiction datant du 18^e siècle selon laquelle nos sociétés cherchent « à limiter la violence tout en augmentant leur efficacité militaire ». Le éloge du comte de Guibert décrivant, en 1790, les « forces de combat » dans lesquelles on peut placer aujourd'hui la dissuasion nucléaire place aussi les réflexions du lecteur dans une perspective historique intéressante.

Le caractère inné de la violence et le rôle de régulateur de la cité

« Ce qui m'importe, c'est de rappeler la violence permanente de l'histoire et ses périodes de rémission, la façon dont les sociétés l'ont affrontée, organisée, maîtrisée ou hélas développée ».

En débutant son récit aux formes primitives de société, SANGUINETTI mêle polémologie et anthropologie. Ainsi, démontre-t-il que l'homme est devenu un combattant par instinct de violence conforté par un instinct de propriété.

Ne se bornant pas à ce constat, l'auteur étudie le rapport des sociétés à la violence de l'homme. La religion occupe une large place dans ces responsabilités (évocation des croisades, façonnement d'une mentalité européenne). Rappelant la relation entre puissance démographique et puissance militaire, il décrit également un lien de cause à effet entre le moral de la société et la performance de ses armées. Il explique ainsi en partie la défaite de 1940 par la faiblesse de la société française : « nous étions une société en voie de sous-développement. Les images cinématographiques de 1936 sont éloquentes : foules grises, ternes, pauvres, en état de manque. »

La subordination intangible du militaire au décideur civil

La relation entre militaire et pouvoir civil est le véritable fil rouge de cette histoire du soldat. Sans vouloir déresponsabiliser le militaire, A. SANGUINETTI s'efforce à prouver que celui-ci est bien l'interprète de la volonté politique. « L'armée n'est que l'instrument. Elle n'est pas plus responsable que le bourreau exécutant un jugement même inique. ». En étudiant des exemples variés allant de l'organisation de la cité grecque à la stricte obéissance des armées dans la répression de la Commune, la séparation des rôles entre le civil et le militaire est clairement établie. Le soldat a pour vocation de libérer le citoyen de ses obligations guerrières. Le soldat incarne finalement une « sentinelle de la paix » à qui revient le devoir de prendre les armes lorsque la société le lui ordonne. L'armée devient, comme le considère, pour la première fois en France, Michel LE TELLIER (secrétaire d'État à la guerre de 1642 à 1662), un service public.

Ce devoir, décrit par un homme politique, oblige chaque soldat. En effet, l'histoire fait dire à l'auteur qu'à chaque fois que le peuple est menacé, les vertus guerrières sont à découvrir à nouveau. Le soldat se doit donc d'entretenir ces vertus afin de ne pas être détourné de ce pour quoi la société l'a identifié et l'entretient.

Par ailleurs, l'auteur veille à ne pas enfermer le militaire dans un rôle d'exécutant. En citant les « Théories stratégiques » de l'amiral CASTEX (1923), il donne raison à ce dernier qui expliquait

pourquoi nous ne devons ni ne pouvons rester en Indochine, si loin de nos bases, obligés de compter sur la bienveillance et la neutralité de ceux qui tenaient les points de passage obligés. Il incite donc le militaire à prendre part au débat stratégique étant entendu qu'au final la décision revient au pouvoir légitime.

Enfin, le contre-exemple de désobéissance algérien est utilisé pour illustrer une nouvelle fois que l'armée n'est efficace que lorsqu'elle est subordonnée au pouvoir public. Pour la première et unique fois, l'armée n'a pas respecté l'adage « cedant arma togae ». SANGUINETTI lui trouvera des excuses : c'est finalement le pouvoir politique qui avait envoyé l'armée en ALGERIE ; la seule faute de celle-ci est d'avoir perdu sa lucidité et d'avoir trop aimé ce pays et ses habitants.

3/ ANALYSE É AVIS DU REDACTEUR

Cet ouvrage mérite d'être étudié et même réédité car il trouve un public naturel dans la population intéressante aux problématiques de défense. Des jeunes officiers soucieux d'approfondir leurs connaissances aux décideurs civils et militaires en quête de sources de réflexion plus poussées, tous pourraient se nourrir de cet ouvrage écrit par un homme politique « sachant de la guerre ce qu'on peut en savoir pour l'avoir faite »¹.

Une telle approche historique nécessite de prendre les précautions d'usage que Marc BLOCH rappelle dans l'Etrange défaite : « L'histoire est par essence science du changement. Elle sait, et elle enseigne que deux événements ne se reproduisent jamais tout à fait semblables ».

Cette mesure prise, il est alors particulièrement bénéfique d'apprécier la pertinence des thèmes abordés et l'actualité de certains sujets.

Pertinence des thèmes abordés

Au moment où l'histoire semble reprendre son cours (printemps arabe, IRAN doté de l'arme nucléaire ?...), cette étude sur le temps long ne peut que nous convaincre de l'omniprésence de la violence dans les relations internationales. En suivant la logique de SANGUINETTI, les armées (et le poids budgétaire qu'elles représentent) trouvent donc toute leur justification. La dissuasion nucléaire est toujours un choix pertinent. Une approche réaliste semble également devoir s'imposer : « la peur et la raison ont plus fait que la bonne volonté et la morale jusqu'à ce jour ». Ainsi, démontre-t-il que l'arme nucléaire est la solution avancée par l'Occident pour sortir « par le haut » du problème de la violence (la guérilla étant un moyen de répondre « par le bas »). Aujourd'hui, cette arme n'est plus une exclusivité occidentale et la guérilla pose toujours un problème aux pays riches. En abordant une réflexion sur la violence par de telles extrémités, le lecteur est certain d'envisager le spectre complet de la violence.

Par ailleurs, le vibrant rappel sonné par l'auteur sur la fidélité indéfectible des armées au pouvoir politique fait du bien au moral du lecteur s'il est militaire et doit le rassurer s'il est civil. En effet, le fait que ce plaidoyer soit défendu par un homme politique donne plus de poids à ses arguments. En outre, les candidats au concours d'admission à l'École de Guerre reconnaîtront ici une thèse voisine de celle du Maréchal JUIN (Dans « Trois siècles de désobéissance », le maréchal JUIN aurait pu faire sienne la réplique de SANGUINETTI : « c'est l'honneur de nos sociétés de concevoir ainsi leurs forces armées : elles n'obéissent au pouvoir que lorsque celui-ci est le représentant dûment désigné et le mandataire du peuple »). En lisant cet ouvrage, ces mêmes candidats gagneront également en illustrations plus variées (l'étude portant sur plus de 20 siècles) et s'enrichiront d'arguments plus transverses que ceux fournis par le maréchal JUIN (progrès technique, caractère inné de la violence).

Actualité des réflexions suscitées

En premier lieu, dans la perspective de la robotisation du champ de bataille, le lien que établit SANGUINETTI entre l'arrivée de systèmes d'armes (« le complet de guerre ») et l'affaiblissement du sentiment de cohésion dans les rangs peut nous faire craindre un effritement de l'unité de nos bataillons. Cette menace mérite de venir éclairer le débat sur l'utilisation éthique des robots. D'une manière plus générale, la fin de « l'homme-fusil » et de « l'homme-sabre » représentent la désincarnation de la défense du pays. A l'époque de la phalange ou du bataillon de 1914, chaque soldat a conscience d'être un combattant, défenseur de la patrie. Ceci ne peut plus être le cas aujourd'hui. Le soldat meurt pour son groupe, sa

¹ Général (CR) Lucien POIRIER

section, sa compagnie. Les raisons de cette évolution sont d'ordre culturel, sociologique (ō) mais le primat de la technologie sur le champ de bataille y joue également un rôle certain.

Alors que les armées redécouvrent aujourd'hui des savoir-faire oubliés liés à la contre-guérilla, il est intéressant de reconsidérer les expériences passées. Certes les difficultés de Napoléon en Espagne sont connues et les méthodes de BUGEAUD font désormais l'objet d'études plus fouillées (même si l'extrait d'une lettre à sa femme semble d'une brûlante actualité : « j'ai trouvé une armée bien curieuse. La moitié d'entre elle est enfermée dans des blockhaus et l'autre moitié passe son temps à la ravitailler en tombant dans des embuscades »). Cependant, les procédés de harcèlement du faible au fort utilisés par les hommes de VERCINGETORIX ou la description d'un modèle de guerre occidental opposé à un modèle oriental (illustré par des exemples allant de GENGIS KHAN aux traités militaires chinois précédant l'ère chrétienne) nous donnent une perspective historique originale dans l'étude de la contre-guérilla.

Enfin, pour sortir du domaine de la défense, A. SANGUINETTI contribue également au débat actuel sur l'identité française. A de nombreuses reprises, en s'appuyant notamment sur les exemples de MAZARIN ou d'Anne d'Autriche, il défend l'idée selon laquelle « est français qui aime et sert la France, son histoire, et sa civilisation, quelle que soit son origine ethnique ou son appartenance religieuse ».

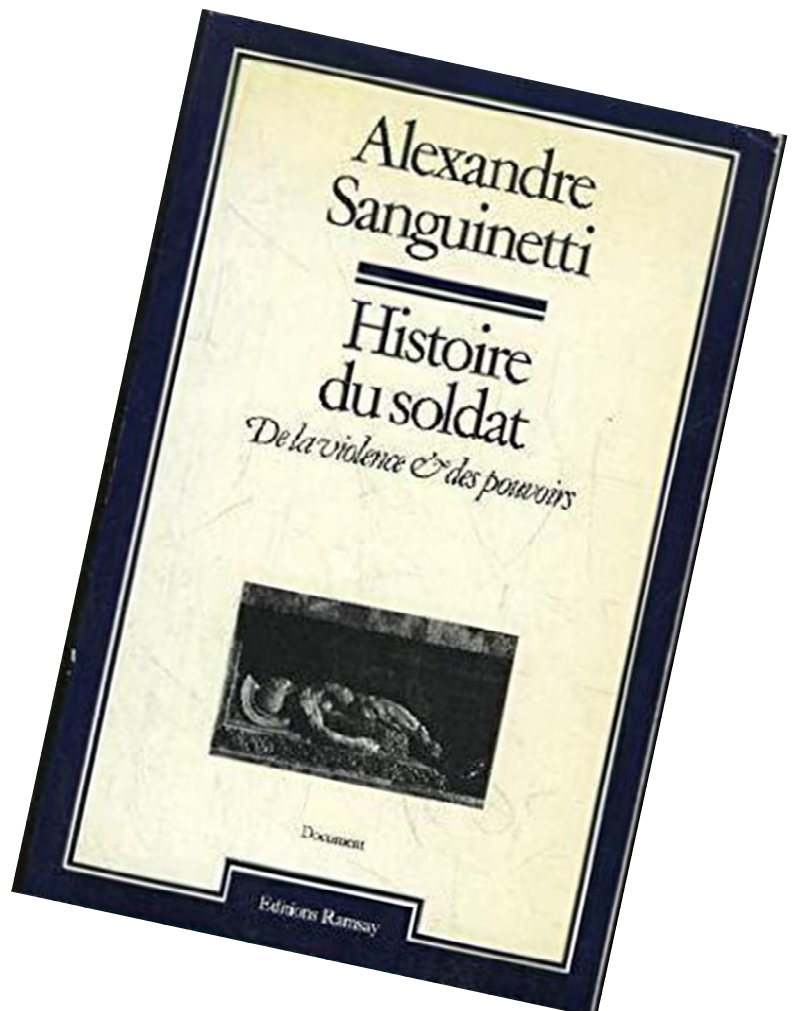
Pour conclure

La pertinence de cet ouvrage était relevée dès sa sortie en 1979 par le général (CR) POIRIER : « Ne nous y trompons pas : pour Alexandre Sanguinetti, la justification du guerrier par sa fonction historique n'absout pas les médiocres, aux pouvoirs usurpés, qui ne se montrent pas à la hauteur d'une action à laquelle les délèguent les peuples. Les siècles rappellent que l'intelligence de la violence et le bon usage des armes ne sont pas choses banales ; que, à moins de s'interroger sur les trop fréquents lapsus des acteurs du « drame effrayant et passionné » (Jomini) et sur leurs causes, on risque d'abandonner la violence à sa pente et la politique à l'improvisation. »

« L'histoire du soldat, de la violence et des pouvoirs » est une synthèse stimulante des relations existant entre le pouvoir légitime et son bras armé, le soldat combattant. Ces relations d'obéissance sont indispensables, elles ne garantissent pas la paix au citoyen mais le maintien de la violence au niveau le plus bas possible.

La très grande variété d'exemples illustrant les nombreuses idées de ce livre en font un outil précieux pour qui s'intéresse au rôle du soldat dans la société.

La réédition de cet ouvrage paraît donc souhaitable. La chaîne de formation de l'armée de Terre aurait tout intérêt à ce que ses élèves soient inspirés par les réflexions de SANGUINETTI. Le cas échéant, il convient même de se demander si une telle lecture ne remplacerait pas utilement celle des « trois siècles d'obéissance » du Maréchal JUIN.



TROISIEME PARTIE HISTOIRE

Accroître la productivité tactique L'exemple de la 1re Brigade française libre à Bir Hakeim

Deux ans après la défaite en quelques semaines de plus de cent divisions françaises face à l'armée allemande, une simple brigade réussit à tenir tête à Bir Hakeim pendant quatorze jours à la puissante Panzerarmee Afrika de Rommel. Incontestablement, la « productivité tactique » de chaque soldat français est accrue considérablement. Que s'est-il passé et quelles leçons pouvons-nous en tirer ?

Corps et armes

Une unité militaire est une association d'hommes avec leurs équipements, leurs méthodes et leurs valeurs et façons de voir les choses (culture tactique), le tout au sein de structures particulières. Faire évoluer une organisation militaire, quelle que soit sa taille, c'est donc faire évoluer une ou plusieurs de ces composantes, sachant que celles-ci interagissent forcément. Les hommes qui composent la 1re BFL, créée en décembre 1941, sont tous des volontaires fortement motivés. Ils ont montré déjà en se rebellant d'abord contre leur propre hiérarchie, majoritairement fidèle à Vichy, et en franchissant des milliers de kilomètres pour rejoindre la « courte épée de la France » décrite par le général de Gaulle. Les deux bataillons de la 13^e demi-brigade de la Légion étrangère (DBLE) et les trois bataillons coloniaux, bataillon du Pacifique (BP), formé à Tahiti et en Nouvelle-Calédonie, bataillon d'infanterie de marine (BIM) formé de « rebelles » en poste à Chypre et au Levant, et le 2e bataillon de marche de Duboungui Chari (BM2), forment cinq unités d'infanterie à très forte cohésion commandées par de jeunes chefs énergiques comme les capitaines Brochet (BP) ou Savey (BIM) qui se sont révélés dans la crise, bousculant le processus d'avant-guerre de sélection des officiers.

Tous ces hommes, dont on notera que bien peu souscriraient aux critères modernes de la « identité française », sont aussi, presque tous, des vétérans de France, de Narvik, de l'Erythrée ou, hélas, de Syrie, qui connaissent désormais bien un ennemi, italien ou allemand, qu'ils ont d'ailleurs déjà vaincu.

Au point de vue des structures, la BFL est plus une division miniature qu'un régiment d'infanterie, même si son effectif est à peine plus élevé (3 600 hommes contre 3 000). La BFL possède cinq bataillons au lieu de trois, mais, surtout, elle dispose de son propre régiment d'artillerie coloniale, d'une compagnie antichar formée par des Nord-Africains et d'un bataillon antiaérien armé par des fusiliers-marins. Elle a développé des savoir-faire interarmes inédits à cette échelle.

L'équipement est issu pour l'essentiel des dépôts de matériels français de Syrie avec quelques compléments britanniques. L'infanterie est équipée comme en 1940, mais avec une dotation en armes collectives et d'appui double d'un régiment de l'époque. On y trouve ainsi 470 armes automatiques (dont 76 mitrailleuses Hotchkiss). La brigade possède de nombreux moyens antichars : des fusils antichars Boys (peu efficaces, il est vrai), 18 canons de 25 et 14 canons de 47 mm. La BFL dispose aussi de dizaines de milliers de mines, antichars pour l'essentiel. Développant des initiatives de certaines unités de 1940, elle innove surtout avec ses canons de 75 modifiés dans les ateliers de Syrie pour servir en antichar. Les affûts ont été rabaissés, les boucliers coupés ou supprimés, les roues remplacés par des essieux de camions pour plus de mobilité. Certains d'entre eux sont portés directement dans les camions pour former un engin très mobile et capable de tirer un obus toutes les cinq secondes à une distance bien supérieure à celle des canons des chars qu'ils chassent. Ces canons sont dotés d'une optique spécifique, d'origine britannique, pour effectuer des tirs tendus et précis. Outre la quarantaine de mortiers de 80 mm ou de 60 mm des bataillons, le 1er régiment d'artillerie coloniale sert quatre sections de six canons de 75 mm.

Contrairement aux régiments de 1940, la 1ère BFL est entièrement transportable par camions. Elle possède également 63 chenillettes Bren Carriers, dont certaines, à l'imitation des Canadiens et des Australiens, ont été bricolées pour porter un canon de 25 mm au lieu d'une mitrailleuse. Les Français ont également bricolé 30 camions américains Dodge, baptisés « Tanake », sur lesquels ont été placées des plaques de blindage et une tourelle avec un canon de 37 mm et une mitrailleuse.

Les Français libres ont tiré les leçons de 1940 et savent faire face au couple char-avions d'attaque qui avait fait tant de ravages à l'époque. La BFL est placée à l'extrémité sud de la ligne de défense britannique, dite ligne Gazala, au cœur du désert libyen. Elle a eu plusieurs

semaines pour s'installer après les violents combats de l'opération Crusader, terminée en décembre 1941. La position française est sur un terrain presque entièrement plat, et donc a priori particulièrement vulnérable à une offensive blindée. Elle va pourtant s'avérer impénétrable grâce à une remarquable organisation du terrain. La BFL est d'abord protégée par au moins 50 000 mines placées au loin dans un marais de mines peu dense mais très étendu, puis par de vrais champs au plus près des postes de combat français. Ces postes sont eux-mêmes enterrés, y compris pour les véhicules, et presque invisibles. Dispersés en échiquier sur un vaste triangle d'environ quatre kilomètres de côté, la plupart des hommes sont dans des trous individuels « bouteille », de la taille d'un homme et invulnérables à un coup direct, d'autant plus que le sol est très dur.

La BFL est également capable d'actions offensives, adoptant la méthode des Jock Column (du lieutenant-colonel britannique « Jock » Campbell), compagnie interarmes (une section de Tanaka, deux sections portées, une section de camions-canon et d'armes antiaériennes portées) organisées pour mener des actions de harcèlement dans le no man's land de trente kilomètres qui sépare les deux adversaires ou, pendant la bataille elle-même, des raids à l'intérieur des lignes ennemies.

Toutes ces composantes interagissent. Il n'y a dans la BFL aucun matériel nouveau, mais des bricolages, des détournements d'emploi (canon de 75 en antichar) et quelques emprunts d'équipements aux Britanniques, voire à l'ennemi (mitrailleuses antiaériennes italiennes Breda, par exemple). Ces équipements ont permis de développer de nouvelles méthodes (raids mobiles) à moins que ce ne soit ces méthodes qui aient « tirées » les innovations techniques (besoin d'équipements antichars et antiaériens) et ont contribué à accroître la confiance des hommes (l'abondance des armes collectives donne par exemple un plus grand sentiment de puissance aux fantassins), et donc en retour leur capacité à bien les utiliser. La confiance dans les hommes et leur motivation permettent également de les disperser, et donc de diluer les effets de l'artillerie ou des Stukas. Il faut noter que, se souvenant de certaines faiblesses des unités de 1940, le général Koenig a exigé que tous les hommes des unités de soutien soient également formés comme de solides fantassins. L'ensemble, motivation, expérience, équipements puissants et adaptés, forme une spirale de confiance particulièrement efficace.

Sables émouvants

L'offensive de l'axe débute le 26 mai 1942 par un vaste contournement de la ligne Gazala par le Sud, c'est-à-dire Bir Hakeim, par les forces mobiles, tandis que les divisions d'infanterie italiennes attaquent frontalement.

Le 27 mai, la position subit une première attaque blindée italienne sans préparation d'artillerie, mais très agressive, avec 70 véhicules et de l'infanterie portée. L'artillerie française parvient à arrêter l'infanterie, tandis que quelques véhicules parviennent à pénétrer à l'intérieur de la position française où ils sont finalement arrêtés. En trois quarts d'heure, les Italiens ont perdu 32 chars et 90 prisonniers. Les Français n'ont perdu que deux blessés et un canon de 47 mm. Les Français contre-attaquent avec des unités mobiles et repoussent la division Ariete.

Pendant quatre jours, les Français affrontent les Italiens du XXe corps, effectuant régulièrement des sorties qui désorganisent leurs adversaires, incapables en retour de franchir les défenses françaises. Pendant ce temps, plusieurs positions britanniques s'effondrent au Nord, laissant la BFL de plus en plus isolée.

Le 1er juin, Rommel arrive en personne pour faire sauter ce verrou qui entrave son offensive. La division Trieste est au Nord et la 90e division légère allemande au sud, tandis que l'ouest est verrouillé par deux bataillons de reconnaissance allemands. Pendant dix jours, la position est soumise à un bombardement intensif, notamment de la part des avions d'attaque Stukas.

Ces derniers effectuent plus de sorties sur les Français qu'ils n'en feront quelques mois plus tard au-dessus de Stalingrad. Chaque jour, des milliers de bus tombent sur la position et au moins une attaque d'infanterie est lancée, toujours sans succès. Le 6 juin, des blindés allemands et italiens sont concentrés. Le 8 juin, plus de 60 bombardiers exécutent un raid sur les positions françaises.

Le 10 juin, le commandement britannique donne l'autorisation de repli. Les pertes françaises s'élèvent alors à 99 tués et 109 blessés. La garnison parvient à se infiltrer dans la nuit qui suit. Durant cette sortie, 72 Français sont tués tandis que 763 manquent à l'appel. La plupart des disparus sont des égarés revenus sur la position, où ils combattront encore avant d'être faits prisonniers (150 d'entre eux périront dans le navire qui les amènera en Italie et sera coulé par la Royal Navy) puis libérés un an plus tard avec la reddition de l'Italie. Sur 3 600 hommes, 2 700

dont 200 blessés ont rejoint la 7e brigade blindée britannique à huit kilomètres de là. La moitié de l'équipement lourd et des véhicules a été perdue. Les pertes ennemies sont estimées à 3 300 tués, blessés et prisonniers (272 remis aux Britanniques). 52 chars ont été détruits, ainsi que 11 automitrailleuses, 5 canons automoteurs et 10 avions.

La victoire en changeant

Ce bilan donne rétrospectivement une idée de ce qui aurait été possible de faire en 1940 avec un peu plus de volontarisme et d'imagination. Il n'y a en effet rien qui n'ait été fait à Bir Hakeim qui n'aurait pu être fait, à plus grande échelle, en 1940. On peut rêver, en vain certes, à ce qui aurait pu se passer avec des milliers de canons de 75 employés en antichar, de vrais positions de combat dispersées, protégées par des millions de mines antichars, des centaines de milliers d'hommes motivés et bien entraînés, jusqu'aux dépôts de l'arrière, commandés par une génération de chefs énergiques nommés à laune de leurs qualités guerrières et non à leur capacité à réussir un concours administratif.

Par la suite, lorsque l'armée renaît en 1943 à une échelle à la mesure de la France, elle ne peut plus s'appuyer sur une composante matérielle autonome hors de sa portée, faisant confiance pour cela à ses alliés, surtout américains. Sa renaissance est d'abord humaine et se construit, à l'inverse de la « drôle de guerre », sur un intense travail de préparation, s'appuyant sur des qualités propres (le combat en montagne par exemple) comme sur des innovations étrangères (les unités de commandos des Britanniques, les groupements tactiques blindées américains, les méthodes allemandes d'entraînement et de commandement, les parachutistes, etc.) pour former un ensemble original et à nouveau efficace.

Cet exemple, comme celui de l'armée prussienne du début du XIXe siècle, de l'armée israélienne des années 1950, de l'armée chinoise écrasant la 8e armée américaine en Corée, de la petite armée paraguayenne résistant à l'armée bolivienne pendant la guerre du Chaco, montre bien qu'il est possible d'accroître rapidement l'efficacité de ses forces, à condition d'adopter un système opérationnel qui s'accorde à la fois à ses ressources, à sa propre culture (voir, par exemple, le remarquable chapitre de John Lynn sur l'armée égyptienne de 1967 à 1973 dans son *De la guerre*) et à un ennemi. Il témoigne de la nécessité de faire tirer les innovations par les hommes et non par les équipements, de faire confiance à ceux qui utilisent des matériels plus qu'à ceux qui les fabriquent. Il témoigne aussi de la nécessité, même lorsqu'on est pauvre, de laisser aux hommes le surplus (ce que les Américains appellent le slack) de temps, de moyens matériels, de liberté pour s'entraîner et surtout expérimenter de nouvelles voies. Toute armée qui rogne sur ce surplus et qui sacrifie ses hommes à la réalisation de grands programmes industriels héritées et déconnectés de la réalité du temps est condamnée à la rigidité, et donc, à terme, à l'échec.

Bibliographie

- Xavier Frandon, « Bir Hakeim 1942 », in *Vae Victis* n° 94, septembre-octobre 1942.
- Erwan Bergot, *Bir Hakeim*, Presses de la cité, 1989.
- François Broche, *Bir Hakeim . La France renaissante*, Italiques, 2003.
- Jean-Philippe Immarigeon, *La diagonale de la défaite*, François Bourin, 2010.
- John Lynn, *De la guerre*, trad. Tallandier, 2006.

Colonel Michel Goya

La logistique en zone urbaine : pour un retour des flux poussés.

L'armée française a su prendre conscience de l'importance des combats en zone urbaine (ZURB) et a ainsi établi une doctrine d'emploi tirant les enseignements des troupes russes et américaines à Grozny ou à Falloujah. Cependant, la logistique ne semble pas avoir pris toute la mesure de ce nouvel environnement, en particulier pour la gestion des flux. En effet, les différents documents doctrinaux admettent la vulnérabilité de la logistique mais ne remettent pas en cause le principe de flux tirés largement admis et adopté. Or la phase d'intervention en ZURB nécessite un retour indispensable à une gestion en flux poussés afin d'anticiper des consommations hors normes.

Certes une rationalisation était nécessaire. La gestion en flux poussés (l'échelon supérieur approvisionne ses subordonnés a priori sans attendre leurs commandes) pouvait aboutir à une constitution de stocks surdimensionnés et coûteux. Lors de la professionnalisation des Armées, le soutien de l'homme, toujours en flux poussés, avait constitué des stocks importants de treillis qui se sont avérés inutiles. Notre armée, dans un souci d'optimisation, a su s'adapter à une logique économique. La logistique militaire s'est donc convertie, à raison, comme le monde civil, au principe de flux tirés qui vise à optimiser l'emploi des moyens et des ressources. En outre, l'objectif de minimiser la constitution de stocks permet de répondre au juste besoin des unités en répondant à leurs commandes.

Toutefois, cette gestion des flux ne peut compenser, sans anticipation, des consommations qui ne correspondent pas aux normes habituelles. En effet, l'engagement en ZURB, notamment pendant la phase d'intervention, est générateur de fortes consommations. Le problème des munitions est particulièrement révélateur avec un besoin multiplié par trois pour le petit calibre et par cinq pour les artifices et grenades. Des flux tirés ne peuvent garantir une nécessaire réactivité : la logistique doit anticiper. Les américains ont su tirer les enseignements de la bataille de Grozny en créant, pour la deuxième bataille de Falloujah, des « montagnes de fer ».

Cette création de stocks avancés, qui permettent de répondre sans délai aux besoins des unités, ne constitue rien d'autre qu'un retour des flux poussés. La logistique française a déjà su remettre en cause, au moins en partie, le principe de l'allègement de l'avant¹ avec la médicalisation de l'avant. Elle doit maintenant assumer les orientations prises dans le document de doctrine FT-02². En effet, celui-ci précise que la zone urbaine incite à décentraliser les responsabilités et l'exécution du soutien aux plus bas échelons. Aussi, il importe de fournir une large autonomie initiale aux unités tout en préservant leur liberté d'action. Il est donc impératif de trouver le juste équilibre entre cette autonomie et des flux poussés au plus près, pour assurer un soutien réactif qui permette une indispensable réversibilité.

Dans les années à venir, des outils tels que la numérisation de l'espace de bataille (NEB) ou SILCENT³ devraient permettre d'optimiser la gestion des flux et d'aboutir à une nouvelle doctrine. La NEB pourrait permettre à la logistique de disposer d'une vue instantanée de la situation tactique et donc de proposer l'adaptation de son dispositif sans avoir à attendre les demandes des unités au contact. De plus, un accès direct aux données logistiques de ces unités, qui serait transparent pour le chef interarmes (sauf cas exceptionnel), permettrait d'anticiper leurs besoins en fonction de leurs consommations et de leur mission et donc de leur proposer le flux nécessaire. Les flux pourraient alors ne plus être simplement poussés selon une planification rigide mais « pulsés » selon le juste besoin. La logistique doit être capable de remettre en cause sa politique de gestion des flux pour maintenir sa réactivité. La phase d'intervention en ZURB est fortement consommatrice sur le plan logistique et pour parer à toute éventualité, seule une gestion en flux poussés, impliquant la création de stocks avancés, peut garantir un soutien logistique opérationnel.

-
1. La logistique s'appuie sur neuf principes : unicité de l'organisation, unité d'action, cohérence de l'économie générale des forces, modularité, flexibilité, interopérabilité, anticipation, allègement de l'avant, unicité et centralisation de la ressource.
 2. Tactique générale.
 3. Système d'information logistique centralisé.

PERSONNAGE ATYPIQUE

Jean DEUVE



Jean Deuve est le fils du capitaine de vaisseau François Deuve (1892-1959) et de Geneviève Le Monnier de Gouville (1894-1980). Il descend entre autres par sa mère du docteur en médecine et maire d'Asnelles Théodore Labbey (1804-1873), du député de la Manche Pierre Yver (1768-1826), du Général Dagobert (1736-1794), etc.

Marqué à vie par le scoutisme (chevalier de France, à Brest), Jean Deuve participe à la Seconde Guerre mondiale en tant qu'officier. Blessé près de Sedan lors de la campagne de France, il est d'abord affecté au Niger, puis il rejoint en Inde dès 1943 une unité spéciale placée sous commandement britannique, la Force 136 du Special Operations Executive, chargée par le haut commandement allié, sous les ordres de Lord Louis Mountbatten, des opérations clandestines dans les territoires du sud-est asiatique contrôlés par les Japonais, alors les maîtres absolus de toute l'Asie du Sud-Est, tant continentale que consulaire. Cette unité d'élite fit sauter, entre autres, le pont de la rivière Kwai, action immortalisée par Le Pont de la rivière Kwaï roman de Pierre Boulle et surtout

par film de David Lean qui en fut tiré. Son parachutage, avec neuf autres membres de la Force 136, dans la nuit du 21 au 22 janvier 1945 dans la province Nord du Laos, à Paksane, est simultanément un saut dans vingt ans d'intrigues politiques laotiennes et de manœuvres diplomatiques régionales et internationales.

D'abord chef d'un groupement de guérilla anti-japonais, puis chef de service de renseignements, directeur de la police lao, conseiller politique du premier ministre du royaume jusqu'en 1964, puis plus tard membre de plusieurs unités de recherche associées au CNRS et à l'École pratique des hautes études, Jean Deuve est un témoin exceptionnel de l'histoire du Laos.

De 1965 à 1968, Jean Deuve est chef de poste du Service de documentation extérieure et de contre-espionnage (SDECE) au Japon sous couverture de attaché militaire. En 1969 il revient en France et est affecté à la Direction générale de ce service avec le grade de colonel. Il est alors responsable des pays de l'Est, de l'Asie et de l'Océanie. De 1974 à 1978, il est haut fonctionnaire, directeur de l'ensemble de la recherche du renseignement et de toutes les infrastructures du SDECE à l'étranger.

Après 1979 et jusqu'à son décès en 2008, il se consacre à la rédaction d'une quinzaine d'ouvrages et de nombreux articles dans des revues spécialisées sur l'histoire contemporaine du Laos et sur l'histoire médiévale du duché de Normandie. Spécialiste renommé des serpents d'Indochine, il est nommé Attaché au Muséum national d'histoire naturelle.

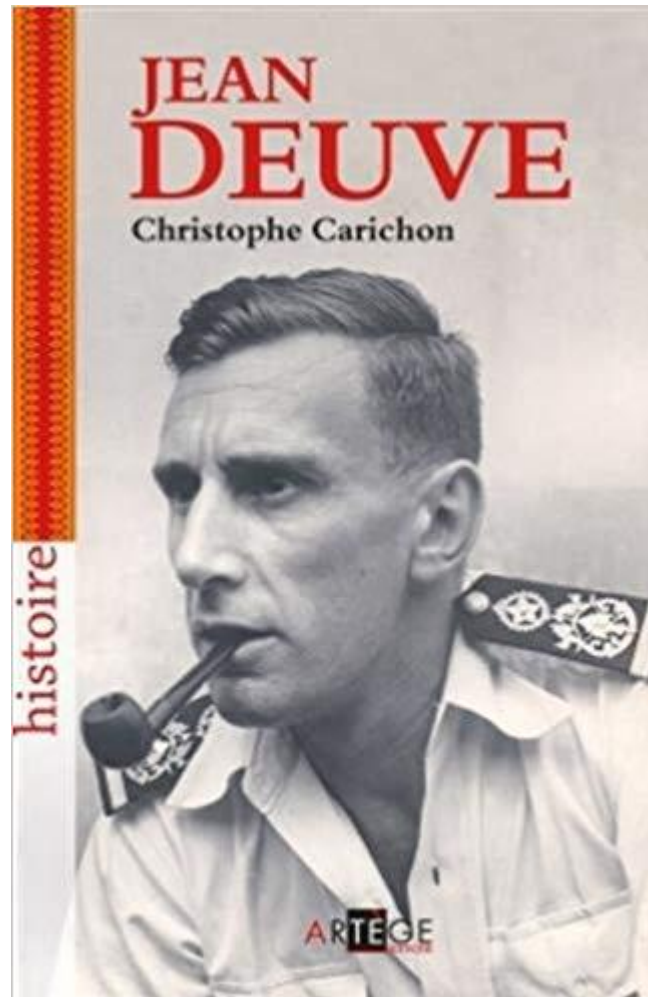
En 1991, pour Les services secrets normands, paru chez Corlet, Jean Deuve a reçu le Prix Guillaume le Conquérant de la Société des auteurs de Normandie.

Décorations :

Officier de la Légion d'honneur,
 Commandeur de l'ordre national du Mérite,
 Croix de guerre 1939-1945,
 Croix de guerre des Théâtres d'opérations extérieurs,
 Médaille de la Résistance avec rosette, (décret du 30/12/1947, sous-lieutenant)
 Croix du combattant
 Médaille coloniale
 Médaille commémorative de la guerre 1939-1945

Médaille des blessés militaires
Commandeur de l'ordre du Million d'Éléphants et du Parasol Blanc (Laos)
Officier du Mérite civique du royaume du Laos.
Médaille de la résistance franco-laotienne

Pour aller plus loin, je vous invite à lire le livre de mon camarade le LCL Christophe CARICHON.



QUATRIEME PARTIE LE SIOUX VOUS CONSEILLE

BIR HAKEIM

<https://www.youtube.com/watch?v=JLaYKt-X-ml>

<https://www.youtube.com/watch?v=w-87flmiAlc>

https://www.youtube.com/watch?v=VAAZjy_baTw

Laos la guerre oubliée 1966

<https://www.youtube.com/watch?v=mqt1PPzngTU>

Film

Avec Jean Rochefort, le complot.

<https://www.youtube.com/watch?v=mvvbLg3XDHs>

Avion Mosquito avec Mac Callum.

<https://www.youtube.com/watch?v=96lIXScjFlc&t=318s>

Lecture : Coup de cœur

